

Avertissement au lecteur : En raison du format de ce livret, les textes écrits par les élèves ne peuvent être intégralement reproduits. Ils sont consultables sur le site du lycée La Plaine de Neauphle .

Laura

Voilà ma sœur Claire adossée contre l'habituel banc vert de notre maison de vacances. Le vent souffle au-dessus du jardin de notre grand-mère, le paysage plus que familial dégage une aura relaxante, l'odeur de la fleur d'hibiscus apaise l'environnement. Claire, assise devant moi, porte une légère robe à fleurs blanches et bleues. Les mèches de ses cheveux qui dansent dans la brise chaude de l'après-midi d'été lui donnent un air angélique. Le visage calme, reposé, concentré, elle lit un de ses livres favoris, celui-ci dont la couverture épaisse et rouge évoque une relique ancienne et me fait penser à ce que lisait mamie autrefois.

Le regard doux et concentré de ma grande sœur suit les lignes dansantes du récit. On peut sûrement ne pas comprendre pourquoi j'apprécie cette personne, mais simplement, j'aimerais dire que celle-ci est ma grande sœur, cet être si particulier qui nous soutient, nous aide et sait se faire apprécier et respecter. Une personne aimante, charitable, indulgente, est assise devant moi. Comment puis-je transmettre tout l'amour qu'elle me donne, ce quelque chose d'indescriptible et inexplicable ? Cet amour me remplit tout simplement de joie. L'observer et réfléchir me fait rire tout à coup. Elle me lance un regard d'incompréhension, un petit instant passe et elle me fait un petit sourire, toujours son petit sourire doux et indulgent à la fois. Elle est vraiment une personne attachante, ouverte sur les gens autour d'elle et sur le monde qu'elle cherche à mieux comprendre par ses lectures.

Kayllia

Ma mère, Mirella, se tient debout devant moi avec ses longs cheveux bouclés couleur châtain et ses lunettes mi-rondes mi-rectangulaires. Elle sourit et laisse apparaître ses dents du bonheur, dont j'ai hérité. Elle boit sa camomille, ce qui la détend après une semaine de travail intensif à l'hôpital. C'est un métier courageux qu'elle fait, surtout en ce moment avec la crise sanitaire. Récemment, elle est passée par pleins d'états d'âme. Je l'admire. Elle est vêtue d'un jean et d'un t-shirt blanc qui fait ressortir sa peau mate.

Elle est dans la maison familiale où il fait toujours bon et qui est toujours ensoleillée, ce qui lui rappelle ses origines martiniquaises. L'atmosphère est reposante, on entend les enfants jouer au fond du couloir étroit derrière elle. Dans ce même couloir, est accroché un tableau qui représente un paysage paradisiaque.

Des ondes positives se dégagent de son visage tant il est illuminé. Ma mère est une personne généreuse qui partage tout ce qu'elle a. Elle garde toujours la tête haute dans les bons moments comme dans les mauvais et c'est ce qui fait sa force. En tant que mère elle donne énormément de conseils et me rappelle toujours de m'entourer de personnes saines d'esprit car on ne connaît pas réellement les intentions de chacun. Rire et vivre pourrait devenir une devise pour elle, rien au monde n'égale cette personne, elle est mon ange gardien.

« Un jour, nous étions en train de nous balader aux abords de notre quartier appelé "le Square Renoir" à Trappes. Nous étions dans le parc central au milieu des bâtiments. Il faisait beau, c'était le printemps, nous étions heureuses. Soudain, des enfants sont arrivés vers nous et ont voulu enlever le chapeau blanc que Rose portait pour cacher sa maladie, l'Alopécie. Elle n'avait plus que quelques mèches sur le cuir chevelu. Ils se sont moqués d'elles en lui disant sans cesse : « Pourquoi tu n'as pas de cheveux, t'es chauve ? » La colère est montée en moi car on s'en prenait à ma meilleure amie. Mon réflexe a été de prendre sa défense, et je leur ai dit de la laisser tranquille. Ils sont ensuite partis et j'ai vu que ma copine se sentait un petit peu mieux. Depuis qu'on se connaissait, on s'entendait très bien et je ne lui avais jamais posé de questions sur sa maladie car je savais qu'elle le vivait mal. Et puis, cela ne m'aurait pas apporté grand-chose. Je n'avais pas peur du regard des autres car on est tous différents et je ne comprenais pas pourquoi elle devait être mise à l'écart à cause de sa maladie. Je me suis toujours demandé pourquoi être intolérant face à une personne qui n'a rien demandé. Je ne pense pas que tout le monde aurait réagi de la même manière. J'ai fait preuve de maturité et j'en suis fière. »

Marie

Zoé, ma sœur, se trouve dans la salle de bain, une serviette enroulée autour de son buste. Ses cheveux blonds, maintenant brunis par l'eau, tombent sur ses épaules. De fines lumières, traversant la vitre, viennent se poser sur sa peau claire et illuminer ses yeux bleus parsemés de paillettes d'or. La lumière du coucher de soleil est faible et donne une ambiance chaleureuse à la salle aux murs peints entièrement de rouge. Derrière elle, des photos sont accrochées sur les rebords d'un miroir recouvert de buée. On y distingue des photos de ses amis et de sa famille, tous souriants. Sur un meuble en bois, on aperçoit des tubes de maquillages éparpillés de façon désordonnée ainsi que des vernis privés de leurs bouchons. Ses vêtements sont étalés sur le sol, on y distingue une fine jupe blanche qu'elle aime tant porter.

Zoé a, comme toujours, le regard pétillant et un sourire communicatif décoré d'un grain de beauté au-dessus de sa lèvre. Mais elle ne fait pas que sourire ! Un micro dans la main gauche, une enceinte derrière elle, elle secoue ses cheveux et chante de manière théâtrale, telle une enfant au grand rêve de chanter à Broadway. Ici, dans cette modeste salle de bain mal éclairée, elle se sent déjà star et imagine probablement des projecteurs aux couleurs vives rivés sur elle. Mais elle n'apprécie pas toujours que l'attention soit sur elle, alors elle préfère se contenter de sa salle de bain et de sa sœur comme seul public.

“J'avais 19 ans, j'étais, comme encore aujourd'hui, une jeune femme souriante et pleine de vie. Il était 4 heures du matin quand ma colocataire Jade et moi sommes rentrées d'une soirée. Cela faisait à peine une semaine que nous nous étions installées dans notre premier appartement, c'était notre première sortie, notre entrée dans le monde adulte. Il n'y avait rien de plus excitant pour la jeune fille que j'étais que l'indépendance, la liberté de vivre sans parents. J'attendais le métro avec Jade, nos rires résonnaient dans la station presque déserte. Nous étions peu alcoolisées mais transcendées par l'euphorie, nous vivions dans un rêve.

Un arrêt plus tard, alors que l'on se tenait debout dans le métro, quatre jeunes hommes entrèrent dans notre wagon qui n'était, jusqu'ici, que peuplé de cinquantenaires. Vêtus de joggings trop larges pour eux, ils étaient petits mais athlétiques. Leurs démarches étaient bancales mais intimidantes. Ils dégageaient une image sale et une odeur nauséabonde d'alcool et de cigarettes. Dès qu'ils furent tous entrés dans le wagon, nos rires se sont éteints dans le silence pesant qui régnait maintenant. Les quatre hommes se sont ensuite approchés de nous et nous ont encerclées. Ils ne cessaient d'essayer de nous prendre les mains, les leurs étaient sales et leurs ongles noirs. Leurs regards se posaient sur nous de manière malsaine et leurs sourires laissaient entrevoir des dents jaunies par le tabac. Ils commencèrent à nous aborder de manière de plus en plus agressive. Tandis que les hommes s'acharnaient à essayer d'attraper le bras de Jade, j'ai vu la peur s'emparer de son visage, tandis que la colère s'emparait du mien. J'avais les mains moites et la mâchoire serrée.

Ils nous ont alors proposé un jeu et ont décidé de tirer au sort celle qu'ils « ramèneraient chez eux ». Le hasard a choisi Jade. Elle est restée immobile comme si la peur la paralysait alors qu'ils la tiraient par le bras vers la porte du métro. Mon cœur battait si fort que j'avais l'impression qu'il allait sortir de ma poitrine. Je me suis interposée entre eux pendant que Jade sanglotait de peur. J'ai crié pour essayer d'interpeller les autres passagers du wagon mais aucun ne bougeait, ils restaient tous immobiles, le regard braqué sur nous, l'air de dire *ça arrive, c'est normal, bonne chance*. Un des quatre hommes a ensuite collé son front contre le mien, son haleine empestait l'alcool, il était si proche que sa peau contre la mienne me donnait l'impression d'être salie. La colère et le dégoût se sont emparés de moi quand une dame, en sortant, a posé sa main sur mon épaule et m'a chuchoté « bonne chance » avant de sortir du métro. J'ai alors pris Jade par le bras et l'ai entraînée vers la sortie. Nous avons réussi à nous échapper du métro après avoir reçu quelques insultes et attouchements dans le dos de la part des jeunes hommes.

Après cela, je me suis sentie révoltée par la passivité des gens face à cette situation, j'ai perdu toute confiance en l'humanité. Désormais, quand je prends les transports, je fais attention aux personnes autour de moi, je ne suis jamais sereine, j'ai peur qu'un jour des hommes comme eux ne passent à l'acte. J'ai peur de me retrouver avec plus fort que moi. J'ai peur de ne pas avoir toujours la chance que j'ai eue.”

Samia

La voilà, ma petite sœur âgée de 14 ans, Wafa, assise sur une chaise à roulettes à côté de sa coiffeuse, dans une chambre aux couleurs vives. La chambre est tapissée de papier peint rose, le lit débordé de peluches et de poupées, les rideaux violets sont légèrement pailletés. Malgré l'environnement « m'as-tu vu » qui l'entoure, elle reste l'élément remarquable de la pièce, par sa simplicité et son élégance. Elle a les genoux croisés et nous regarde droit dans les yeux avec un sourire enjoué et assuré. Elle est vêtue d'une robe blanche et coiffée d'un chignon plaqué en arrière. Elle a l'air d'aimer être prise en photo, elle sait comment attirer l'œil... même dans un décor pareil.

“Je m'en souviens, nous étions tous assis, dans le salon en train de discuter avec mes parents, mes tantes et mes grands-parents. L'atmosphère était joyeuse et chaleureuse, tout le monde s'amusait. Le bonheur était maître de la pièce. Tout d'un coup, une de mes cousines se sentit mal en point et décida de s'isoler. Quelques minutes plus tard, elle revint avec nous, toute pâle et elle tomba au sol. Tout le monde se précipita vers elle. Je ne me souviens pas exactement du reste. Seulement que lorsqu'elle s'est remise, l'atmosphère était tout autre. Le calme s'était emparé de la pièce.”

Whally

Maëva est une très belle femme de 29 ans que j'ai vu évoluer, mûrir, grandir et qui aujourd'hui est maman. C'est une très grande femme, de corpulence moyenne, qui n'est ni très gracieuse ni souple dans ses mouvements. Elle a un visage rond et lisse, avec des pommettes saillantes, une bouche épaisse et un menton rond comme le reste de son visage. Elle est très joufflue, et je me moque souvent d'elle pour cette raison ! Ses cheveux sont frisés et bruns, son front étroit et peu bombé. Ses yeux marrons en amande lui donnent un regard vif mais glaçant et intense. Son teint est bronzé, ce qui est logique vu que c'est ma sœur. A première vue, elle paraît froide, mais quand on la connaît bien, on voit une femme souriante, qui a la joie de vivre.

Avant qu'elle n'entre dans la vie active, elle faisait du basket. Je pense que c'est pour ça qu'elle a de larges épaules et des mains massives et musclées, tout comme ses jambes. Je la vois comme une femme qui sait ce qu'elle veut, ça se ressent dans sa démarche, sa façon de s'exprimer et également dans ses choix. C'est une éducatrice spécialisée. Avant, elle travaillait à Parly 2 pour payer ses études. Quand elle a découvert qu'elle aimait travailler avec les enfants, elle s'est réorientée.

Intellectuellement, elle n'a que des qualités : instruite, cultivée, intelligente, sage et lucide. Ses qualités morales sont nombreuses : c'est une femme franche, honnête, loyale, généreuse, aimable et ambitieuse, mais qui peut être têtue, impulsive et colérique. Ce que j'admire chez elle, c'est sa détermination et son ambition. Quand elle a un but, elle ne lâche rien avant de l'avoir atteint.

« L'un des moments les plus forts en émotions que j'ai vécu est mon accouchement. C'était un trop-plein d'émotions, j'étais partagée entre la douleur, la joie et la peur. J'avais tellement d'émotions qui me traversaient que je ne saurais pas les décrire. Tout a commencé le 19 septembre 2020 aux alentours de 4 ou 5 heures du matin. Je dormais chez moi à Élancourt avec le père de ma fille quand j'ai commencé à ressentir des contractions et que j'ai perdu les eaux. On est passé de Élancourt à Mignot en quelques minutes tellement il roulait vite. Je pense qu'il avait aussi peur que moi. C'est vraiment un moment indescriptible parce que j'avais mal mais en même temps, j'étais super contente.

Aujourd'hui, quand je raconte ma grossesse ou mon accouchement, ça me donne envie de recommencer, mais quand je repense à la douleur et au fait que je ne dors pas, je me dis que le deuxième peut attendre.

Quand ma famille a appris pour ma grossesse, quel bonheur. Tout le monde était content pour moi, me félicitait, j'avais l'impression que tous n'attendaient que ça. La grossesse est arrivée dans de bonnes conditions, j'avais tout pour accueillir un enfant. L'accouchement aussi est arrivé dans de bonnes conditions, j'étais bien, je dormais et le plus important, c'est que je n'étais pas toute seule. J'étais prête.

J'avais des palpitations parce que tu as peur, en même temps tu ne sais pas comment ça va se passer, tu ne sais pas si tu vas souffrir, si tu vas pleurer, enfin tu ne sais pas dans quel état tu seras. Donc forcément... palpitations. J'essayais de garder mon calme, j'ai même eu le temps de me changer, d'appeler ma famille, d'aller sur mes réseaux en attendant l'arrivée de ma fille. Je me souviens que j'avais un jogging noir ce jour-là

et des bijoux aussi. Je portais des boucles d'oreilles, un piercing au nez et au nombril. D'ailleurs, je l'ai retiré pour la césarienne. Le seul bijou que je n'avais pas, c'était la gourmette que je t'ai confiée au début de ma grossesse. Je ne pouvais pas la garder parce que je faisais de la rétention d'eau. Si je devais raconter cette expérience à une autre femme qui ne l'a jamais vécue, je pense qu'elle aurait plus peur qu'autre chose, elle appréhenderait beaucoup ce moment. Il faut le vivre pour comprendre ce que je dis. »

Océane

Orlando, mon père, assis à l'avant de la voiture 5 places, c'est ma mère qui conduit. C'est le grand jour, il part du Portugal pour vivre en France avec sa femme. Autour de la voiture, on voit mes grands-parents qui sont là pour dire au revoir à leur fils de 21 ans qui quitte le nid familial. Mon père est assez grand, maigre, porte des lunettes et a les cheveux longs. On voit à son visage qu'il est fier et très content. Il est fier car cela fait un moment qu'il connaît ma mère mais, comme elle vit en France et qu'il est difficile de communiquer à distance, il a décidé de la rejoindre en France pour vivre sa vie tranquillement avec elle. De l'extérieur, on n'aperçoit aucun bagage. Ils sont tous rangés dans le coffre de la voiture, il n'a pas pris beaucoup d'affaires. Mon père est très courageux d'avoir quitté son pays, sa famille, ses amis pour la femme qu'il aime, je ne pense pas que tout le monde aurait pu le faire.

“Je vais te raconter l'histoire de ma venue en France. On va commencer par le début. J'avais une vingtaine d'années, j'habitais chez mes parents au Portugal et grâce à un de mes cousins, j'ai connu ta mère qui était venue en vacances pour voir sa famille. On sortait souvent dehors ensemble, on s'amusait bien. Mais après, elle a dû rentrer à Trappes. C'était vers les années 90, les téléphones portables n'existaient pas et pour communiquer, on s'envoyait des lettres par la poste.

Mon meilleur souvenir, pendant les vacances où elle était là, c'est une soirée au village avec ses cousins et mes cousins. On a bien rigolé et au moment de rentrer, je l'ai ramené chez elle sur ma moto.

Au bout de plusieurs mois, ta maman est venue au Portugal et m'a ramené en France. On a vécu chez sa mère. Je ne te cache pas que quitter ma famille a été dur au début, surtout le jour du départ, mais j'étais quand même très content de venir. Et puis on retourne chaque année là-bas, ce n'est pas comme si je les avais quittés pour toujours.

Voilà c'est ça l'histoire, je t'ai tout raconté, et je ne regrette absolument pas d'avoir fait tout ça car maintenant j'ai quatre grands enfants et c'est mon plus grand bonheur.”

Karla

Ma grande sœur Karen, 32ans, l'aînée de notre fratrie de six enfants, une femme très intelligente, se trouve devant moi. Elle est vêtue de vêtements confortables et coiffée d'un chignon rapidement fait. Malgré la pile de vêtements à repasser, elle affiche son sourire de tous les jours. Elle marche dans les longs couloirs de sa maison et vaque à ses occupations. C'est une femme très active, autour d'elle ses deux derniers garçons chahutent à grands cris tandis que les trois plus grands font leurs devoirs sur la table du salon. On aperçoit sur cette table une pile de courrier et sa liste de course, qu'elle n'aura sûrement pas le temps de faire, vu l'allure que prend sa journée : les devoirs des enfants, la pile de vêtements et les courriers à ouvrir. La maison est pleine de vie, la télévision tourne sur une chaîne de dessins animés en continu, il y a du bruit, des cris et des rires d'enfants. Sur le mur, au-dessus de la table à repasser, se déploie une imposante carte de la Guadeloupe, très colorée, île dont elle est originaire. C'est la même carte que celle présente à son mariage ; souvenir qu'elle a décidé de me raconter aujourd'hui.

« Le jour de mon mariage m'inspire de la joie et du stress, beaucoup de stress, un stress positif. Il a eu d'importantes conséquences car, ce jour-là, j'ai remarqué un réel avant et après mon mariage. Un changement immédiat : je change de nom, on ne m'appelle plus mademoiselle, mais madame.

Je ne sais vraiment pas ce que le récit du souvenir de mon mariage apportera à un lecteur, ni qu'elle émotion cela déclenchera en lui. Cependant, j'espère que les personnes qui hésitent à sauter le pas, sauront quoi faire à la fin de leur lecture.

Le 2 avril 2016, à vingt-huit ans, je me suis réveillée à huit heures du matin la boule au ventre. C'était le jour-J, les dernières heures de ma vie de jeune fille. Je suis allée me préparer chez mes parents pendant que mon futur mari restait à la maison pour se préparer et préparer nos enfants.

En allant chez mes parents, le nœud que j'avais au ventre a peu à peu disparu. Mais une fois arrivée, ce nœud est immédiatement réapparu : personne n'était prêt, tout le monde était en pyjama ! Tout le monde fatigué, à moitié réveillé ! Je suis antillaise et je n'aime pas les clichés que l'on peut avoir sur nous mais concernant la lenteur de nos gestes, on y était ! Personne ne s'activait et pour moi c'était l'horreur. Je préfère ne pas en parler, passons au meilleur de cette journée même si, en réalité, en y repensant, ce sont ces petits défauts qui créent les anecdotes et qui embellissent le souvenir de mon mariage. Une fois tout le monde beau et prêt, mon actuel mari est venu me chercher dans une jolie voiture grise décorée de nœuds. Je portais un voile blanc qui ne laissait pas entrevoir mes cheveux, une robe blanche avec une longue traine et des talons blancs pas du tout confortables. Je me souviens de la douleur rien qu'en y repensant ! Lui avait un costume gris et un nœud papillon foncé.

À la mairie de Trappes, en début d'après-midi, les douze coups de midi venaient de sonner, nous avons échangé nos vœux, nos alliances et nous étions enfin mariés ! Un moment rempli d'émotion. Entourés de nos proches et de nos enfants, mon mari et moi étions les plus heureux du monde.

Nous sommes ensuite allés prendre des photos dans un parc. Une fois arrivés, la catastrophe ! La pelouse était mouillée et les talons de mes demoiselles d'honneur, de mes invités et de moi-même s'enfonçaient dans la pelouse. Ah, cette odeur d'herbe mouillée, je m'en souviendrai toute ma vie !

La réception a eu lieu dans le réfectoire du collège où ma tante travaille. Je ne la remercierai jamais assez de me l'avoir réservé. La salle était décorée aux couleurs de mon île : la Guadeloupe ! Madras, carte de la Guadeloupe, musique traditionnelle, tout reflétait mes origines. Un diner fabuleux où les saveurs normandes qui représentaient mon mari, et guadeloupéennes pour moi, se rencontraient, une playlist qui passait de variété française à variété antillaise... c'était le choc des cultures, il y en avait pour tout le monde. Une soirée inoubliable, une soirée, ou peut-être même 24 heures inoubliables puisque cette réception s'est terminée à l'aube. J'avais les jambes en compotes car je n'ai pas quitté la piste de danse. Et j'ai alors ressassé avec mes sœurs les moments de la journée. J'avais encore du mal à croire que j'étais mariée ! »

Sahra

Jamel, ce jeune homme, mon bon vieux tonton, est assis sur la chaise grise, dans la fameuse cuisine de ma grand-mère. Il aime tellement passer tout son temps dans cette pièce ! Manger, c'est ce qu'il préfère. Il aime goûter à toutes les nouvelles spécialités que lui prépare sa maman. Il semble heureux, son visage respire l'euphorie. Il est content de manger ce gâteau au chocolat. Son regard scintille de mille feux, bien qu'il soit caché par les lunettes qu'il porte chaque jour. Ses yeux, l'un marron et l'autre vert, sont maintenant plissés, révélant des rides timorées. Ses cheveux, eux, sont en bataille et tombent sur son front, marqué par une cicatrice qu'il s'est faite étant enfant. Il s'est coiffé d'un peu de gel qui camoufle ses quelques cheveux blancs, signe des débuts de la quarantaine. Sa chevelure est pour l'instant intacte mais il redoute le moment où il la perdra. Son visage est couvert d'une barbe fine, mal rasée. L'une de ses mains est posée sur la table, l'autre tient la pâtisserie. Il rit. Son rire résonne dans la pièce désormais envahie par l'odeur du chocolat. La table, habillée d'une nappe verte, est salie par des miettes qu'il nettoiera plus tard. Son pull vert jade paraît sombre dans cette pièce lumineuse. Des casseroles sont accrochées dans le mur du fond. Le bruit de l'horloge rouge retentit en continu : « Tic-Tac, Tic-tac... », ce rythme accompagne le son de son rire. On entend également la chanson que ma grand-mère fredonne. Cette dernière l'observe avec une grande fierté. Jamel est rassasié, son ventre gonflé. Il s'est régalé et remercie sa mère pour ce festin. On peut d'ailleurs voir de par son ventre proéminent qu'il mange beaucoup. Cependant, ça n'est pas grave, il fera un peu de footing... enfin, c'est ce qu'il dit chaque jour !

« Tout a commencé, un jour d'été, en 2002. Chaleur chaude, canicule, ennui. J'avais 20 ans, 21 dans quelques semaines. C'étaient les vacances et je m'ennuyais, j'étais seul. Tous mes frères et sœurs étaient partis avec leur ami respectif. J'étais resté seul avec ma mère et je ne te cache pas que je n'avais qu'une envie, partir, voyager et changer d'air. Cet après-midi, je regardais les infos sur TF1. Ils montraient des vacanciers qui s'amusaient sur une plage de Saint-Raphaël. J'avais tellement envie d'y être, à ce moment-là ! Dans un plan, il

y avait cet homme allongé sur un transat, devant de grands rochers, qui semblait passer un moment relaxant. Je pouvais entendre les éclats de rire des enfants et des adultes, ce qui m'a fait sourire.

Plus tard dans la journée, j'ai réfléchi pendant un grand moment où j'étais dans les nuages. Je fixais le plafond blanc de ma chambre et je me souviens du son de la tronçonneuse des voisins qui m'a fait revenir à la réalité. Et soudainement, je me suis dit : « pourquoi je ne pars pas ? J'ai les moyens, mon permis et, surtout, le temps. J'ai travaillé toute l'année, franchement je mérite un peu de repos, non ? » J'ai pris la route dans les 24 heures qui ont suivi. J'étais paré pour les 700 kilomètres. J'avais ma petite Clio blanche diesel. Je pense que j'étais le plus heureux des jeunes hommes. C'est vrai que j'étais stressé, j'ai toujours voyagé avec mes parents, pour aller en Algérie ou un peu plus bas dans le sud de la France. L'excitation et l'adrénaline étouffaient cette peur. Mon ami Issa m'avait rejoint. Lui aussi galérait, donc on s'est promis de s'amuser.

C'est Issa qui a conduit les premiers 50 kilomètres. Il faisait tellement chaud ! On transpirait et on avait tellement soif ! Malheureusement, l'eau était aussi chaude. Malgré cela, on a avancé assez rapidement. Plus on roulait, plus on était heureux. On se sentait libres. Je me souviens même qu'à un moment, pendant que je conduisais, une fatigue enivrante m'a pris. Je me suis donc arrêté à une station-service. Je me rappelle avoir acheté 4 euros une petite bouteille d'eau. J'étais outré du prix mais j'avais soif, donc j'ai bu. Issa, lui, dormait la bouche ouverte. Il avait l'air fatigué, et au bout de quelque temps, je me suis endormi aussi. Quelques heures plus tard, on s'est réveillé et Issa m'a dit en baillant : « On est arrivé ? ». Ça me fait rire en y repensant...

Après quelques heures, on est enfin arrivé à destination. Le problème c'est qu'on était parti sur un coup de tête, sans organisation. Ça voulait dire qu'on n'avait nulle part où aller. Le début de l'aventure commençait. On allait d'hôtel à hôtel. Tous étaient pris. C'est seulement lorsqu'on a rencontré deux de nos amis, qui étaient animateurs dans un camping, qu'on a pu obtenir une chambre. On avait une petite pièce avec deux lits qui nous suffisaient amplement. Les jours passaient, et clairement, on vivait notre meilleure vie. On allait nager à la plage, bronzer, faire du scooter ou du volley-ball sur le sable, boire des boissons fraîches. On était contents. Issa, Patrick et Mourad qui nous avaient rejoint entretemps car la colo s'était terminée, et moi étions comme les 3 mousquetaires avec un membre en plus. Chaque jour, on apprenait de nouvelles choses, faisait de nouvelles rencontres, découvrait de nouveaux endroits. C'est franchement un très beau moment que je garde dans mon cœur. Je me suis souvenu du reportage que j'avais vu, l'homme sur le transat. A ce moment-là, j'étais exactement à sa place. J'étais allongé, les lunettes de soleil sur le nez, quelques coups de soleil sur le corps et je fermais les yeux. Je n'entendais rien, seulement le bruit des vagues et des éclats de rire. J'étais derrière ce grand rocher et je me suis senti bien. Très bien même. J'attendais ce moment depuis très longtemps, j'en avais grandement besoin. Rien que d'y penser, cela me donne là, maintenant, tout de suite envie de prendre ma voiture et de rouler vers je ne sais où. Pour rencontrer de nouvelles personnes et visiter d'autres endroits. »

Nimba

Fatim, ma grande sœur, debout à l'ombre d'un arbre, natte les cheveux de sa petite cousine assise sur une chaise en bois. Normalement, elle a la tête baissée pour regarder les cheveux qu'elle coiffe. Mais là, sa tête est levée, c'est moi qu'elle regarde. Elle est contente de me voir. Ses belles tresses laissent apercevoir un beau visage, avec des lèvres minces et de petits yeux qui se plissent quand elle sourit. Ce sourire contagieux ne laisse personne indifférent bien qu'il ne reflète qu'une infirme partie de son optimisme et de sa bonne humeur. Elle porte un débardeur d'un rose tendre qui met en valeur l'éclat de sa peau claire. Le pagne noué autour de ses hanches accentue la finesse de sa taille et se balance légèrement au rythme du vent. Elle porte des sandales ornées de perles aux multiples couleurs qui apportent un peu de gaieté à ce sol recouvert de feuilles mortes. Le calme et la douceur qu'elle répand en dépit de toutes les mésaventures qu'elle a vécues sont captivants. Derrière elle, se dressent deux larges murs en ciment séparés par un portail rouge bordeaux. Au-dessus de ces murs, on peut voir la toiture d'une grande maison. Juste à côté d'elle, posé sur une chaise, son smartphone joue de la musique zouk sur laquelle elle bouge la tête et fredonne de temps-en-temps. Sa personne toute entière véhicule un message très fort : celui de l'espoir et de l'espérance. Pour elle, si une épreuve ne nous tue pas, elle nous rend encore plus fort. Elle a cette force émotionnelle qui lui permet de

rester debout, de continuer à profiter pleinement de tout ce que la vie a à offrir même si elle a rencontré d'innombrables difficultés. Elle est la preuve vivante qu'on peut retrouver une vie normale après une expérience traumatisante. Avec elle, on se dit que tout est possible. A ses côtés, on se sent fort et on se rend compte que les difficultés ou atrocités qu'on subit ne doivent pas conditionner notre vie. Elle a l'habitude de dire : « si l'on s'en sort, on doit aller de l'avant et se battre afin que la joie que l'avenir nous procurera vienne effacer les souffrances qu'on a pu vivre dans le passé. J'ai pu verser beaucoup de larmes durant mon existence mais j'ai eu bien plus de fous rires. Et c'est ce que je retiens. »

« C'était pendant la crise post-électorale de 2010 à 2011 en Côte d'Ivoire. J'avais 13 ans, j'étais avec mon frère Ismaël, ma mère et Lydia, la fille du pasteur, qui s'était réfugiée chez nous car son père était aux urgences après une attaque des assaillants. Nous vivions à Abobo, l'une des communes d'Abidjan. Cette crise socio-politique qui était partie de rien s'était transformé en guerre opposant certains groupes ethniques, voire même religieux. Les personnes originaires du nord massacraient ceux du sud et vice versa. A partir d'un simple nom, on pouvait deviner notre groupe ethnique, notre religion, en déduire notre parti politique et ainsi décider de notre sort.

Notre commune était majoritairement habitée par les gens du nord et donc majoritairement musulmane. Dès le début de la crise, Abobo était très agitée. Cependant les atrocités se passaient loin de notre quartier, appelé « Bois sec ». Mais, depuis un moment, les rumeurs racontaient que les assaillants se rapprochaient de là où nous vivions et certains habitants de notre quartier commençaient à partir pour se réfugier dans leurs villages. Nous avons vraiment peur et en avons parlé à notre mère. Elle était elle aussi très inquiète mais faisait de son mieux pour ne pas le montrer. Elle nous avait dit qu'elle réfléchissait à l'endroit où nous irions. Mais en réalité, elle était très embêtée car elle n'avait pas d'argent pour assurer le coût de notre déplacement, son village étant très loin de la capitale.

Un jour, ma mère est sortie pour chercher de quoi nous nourrir. Pendant son absence, on a entendu du bruit depuis notre salon, des gens qui criaient : « ils arrivent ! ». On a sorti nos têtes par la fenêtre et vu que tout le monde partait, en disant : « ils ont massacré tous ceux qu'ils ont trouvé dans le quartier juste avant le nôtre », « si on reste, ils nous tueront ». Tout le monde partait et Ismaël a dit qu'on devait partir nous aussi. Moi, je voulais qu'on attende le retour de notre mère, mais Lydia a dit : « on fait quoi, si eux, ils arrivent avant elle ». Elle était terrifiée, ils avaient déjà attaqué son père sous ses yeux. J'ai vu la peur sur son visage et je me suis rendu compte que ce n'était pas un jeu. Etant la plus grande, j'ai décidé qu'il fallait partir. Et nous sommes sortis sans aucune provision, sans aucun vêtement de rechange. On a suivi la foule.

Nous avons marché pendant des heures, dans le sillage de gens qu'on ne connaissait pas, sans savoir où nous allions. Il est arrivé un moment où nous sommes montés dans des pirogues puis nous avons atteint un village du nom de Ebimpé. Les habitants du village nous ont rassurés. Ils nous ont dit que les assaillants ne pouvaient pas nous atteindre car le fleuve que nous venions de traverser ne laissait que les gens pavés de bonne intention atteindre le village. Si quelqu'un essayait de le traverser dans le but de faire du mal, il coulerait. Puis, ils nous ont partagés dans les différentes maisons où nous allions rester jusqu'à ce que la situation du pays se calme.

Ismaël, Lydia et moi avons été accueillis par la famille Yassa. Nous nous sentions en sécurité avec eux. Ils nous ont donné à manger et nous ont proposé une pièce pour dormir. Les deux autres se sont endormis, moi je n'y arrivais pas, je pensais à ma mère. Je l'imaginais rentrant à la maison et la trouvant vide, j'imaginais son inquiétude de ne pas savoir où nous étions. Puis je me suis dit : « Et si ces meurtriers l'ont rencontrée... » et j'ai fondu en larmes.

Après quelques jours, mon frère et Lydia ont commencé à s'adapter, ils jouaient avec les gens du village. Moi, je ne pouvais pas, je ne faisais que penser à ma mère. Je connaissais son numéro de téléphone par cœur il ne restait plus qu'à trouver le moyen de lui téléphoner. Ça n'a pas été facile mais j'ai pu trouver quelqu'un qui a bien voulu me prêter son téléphone. Je me souviens de l'angoisse qui m'a prise, ce jour. Je me disais : « je mourrai si elle ne décroche pas ». Après quelques secondes de sonnerie qui m'ont semblé une éternité, j'ai entendu « allô ». C'était elle ! J'avais reconnu sa voix ! je n'arriverai jamais à décrire ce que j'ai ressenti à ce moment. Le sentiment de joie et de soulagement qui m'a envahie était indescriptible. Quand j'ai voulu lui répondre « allô » à mon tour, j'ai senti des larmes couler sur mes joues, elles ne s'arrêtaient plus, comme si on avait oublié de fermer un robinet. Ma gorge s'est nouée, aucun son ne sortait de ma bouche ; elle a dit une seconde fois « allô » et j'ai enfin réussi à vaincre mes émotions et pu lui répondre moi aussi. Elle a aussitôt reconnu ma voix et cela a été son tour d'être emportée dans un nuage d'émotion. Pendant un instant, on

pleurait toutes les deux. D'une voix à peine audible et attristée, elle m'a demandé : « où êtes-vous ? ». Tout ce que j'ai pu lui répondre, c'était que j'étais désolée, désolée d'être partie avec les autres, de ne pas l'avoir attendue. Elle a répondu qu'elle nous aimait énormément, et même si c'était pour me rassurer, ça n'a fait qu'accentuer ma culpabilité. Elle a de nouveau insisté pour savoir à quel endroit nous nous trouvions. Je lui ai donné le nom du village et comment elle pouvait y accéder. Après cela, elle a dit qu'elle viendrait nous chercher le plus tôt possible.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis cet appel téléphonique et je n'avais toujours pas de nouvelles de ma mère. Même si j'étais rassurée de savoir qu'elle allait bien, elle me manquait toujours. Ismaël et Lydia n'avaient pas l'air très affecté par ce changement. Je les voyais s'intégrer facilement dans le village, ils avaient déjà de nouveaux amis. Les seuls moments où mon frère me demandait réellement des nouvelles de ma mère, c'était quand il n'aimait pas ce qu'on nous proposait au dîner. Il se souvenait alors de tous les bons repas que notre mère nous cuisinait et c'est là qu'elle lui manquait. Peut-être était-ce dû à l'âge : il avait dix ans à l'époque. Lydia, quant à elle, du même âge que moi, se plaisait à être entourée des jeunes garçons du village. J'étais la seule qui restait isolée. Je me nourrissais à peine, j'étais devenu maigre et plus le temps passait, plus l'atmosphère d'Ebimpé devenait insupportable. On y était resté beaucoup de temps et l'attention que la famille Yassa nous vouait au départ n'était plus la même. Si nous voulions qu'ils continuent à nous nourrir et à nous héberger, nous devons le mériter. Ils ont demandé que mon frère travaille dans leurs champs. Quant à Lydia et moi, nous devons participer à la cuisine et nous occuper de la maison. Ce n'était pas particulièrement pénible mais cela ne faisait pas partie de nos habitudes en ville. Même si on faisait tout ce qu'ils demandaient, la situation restait embarrassante. Quand nous étions absents pendant que maman Yassa servait le repas, ses enfants mangeaient toute la nourriture sans tenir compte de nous ; s'il en restait un peu, on pouvait s'en contenter à notre arrivée ; s'il n'en restait plus, on devait attendre le prochain repas. De plus, la pièce qu'ils nous avaient léguée à notre arrivée n'était plus à nous. On la partageait avec les visiteurs qui venaient séjourner chez les Yassa. Souvent, il y avait des jeunes hommes parmi eux, et, étant une jeune adolescente, j'étais une proie facile pour eux. Quelques fois quand nous dormions, je sentais des mains se balader sur mes cuisses. Je ne pouvais pas voir qui c'était puisqu'il n'y avait pas de lumière dans cette pièce. Cependant j'ai toujours eu le réflexe de réagir. Je me permettais de parler à haute voix en disant « qui me touche ? », « qui a la main sur mes cuisses ? » tout en repoussant violemment cette main. Ainsi les autres étaient alarmés et le coupable se repliait.

En raison de tout cela, l'obsession et le désir de retrouver ma mère ne faisaient que grandir en moi. On se téléphonait beaucoup plus souvent, c'est-à-dire environ une fois par semaine. A chaque fois, elle m'expliquait qu'elle faisait de son mieux pour nous rejoindre mais que les voies étaient inaccessibles car, en ville, la guerre battait son plein. Mais, finalement, elle m'a promis qu'elle viendrait bientôt. Chaque jour, j'allais l'attendre à l'entrée du village. Les jours passaient, les semaines s'écoulaient, je ne la voyais toujours pas arriver mais elle ne cessait pas de faire des promesses. L'angoisse et l'inquiétude étaient devenues mon quotidien et comme il fallait s'y attendre, cela a eu un impact sur ma santé. J'ai commencé à pâlir, je ressentais des maux de tête, une fatigue constante, mes mains et mes pieds devenaient froids. J'ai été diagnostiquée anémiée par la petite infirmerie du village. Comme je ne respectais pas la posologie des médicaments qui m'avaient été prescrits, ma santé s'aggravait. A vrai dire, je ne faisais preuve d'aucune volonté pour me rétablir, le poids de cette situation était tellement insupportable que j'avais envie de mourir.

L'un des événements les plus marquants pour moi a été l'incident de la boucle d'oreille. En effet, j'étais partie laver mes vêtements au marigot et j'en ai profité pour me baigner. A mon retour à la maison, je me suis rendu compte qu'il me manquait l'une de mes boucles d'oreille. En fait, c'étaient des boucles en or et argent que j'avais reçues de ma mère. Elle les avait elle-même portées et c'était le seul héritage que j'avais d'elle. Je suis retournée au marigot pour la chercher. Mon frère et Lydia m'ont aidée mais ils ont abandonné au bout d'un moment, disant qu'on ne la retrouverait jamais. Mais j'étais déterminée, je savais que je ne rentrerais pas chez moi sans l'avoir trouvée. J'ai alors continué à la chercher toute seule. Il faut savoir que la boucle n'était pas extrêmement petite. Elle avait la forme d'un cerceau dont le diamètre mesurerait 1,5 centimètre. Grâce à un récipient, je puisais le sable en dessous de l'eau, j'y passais mes doigts, je tombais sur des cailloux et d'autres petits objets mais pas sur ma boucle d'oreille. Je renversais alors le sable dans l'eau et j'ai recommencé le même processus jusqu'à ce que je retrouve ma boucle d'oreille, un exploit qui en a surpris

plus d'un. Personne ne comprenait pourquoi je m'étais acharnée à chercher une boucle d'oreille dans un marigot alors que j'étais aussi mal en point.

Seulement quelques jours après cet épisode, j'étais assise devant la maison, histoire de prendre de l'air. J'étais toute pâle, la peau presque sur les os, à bout de forces, incapable de faire quoi que ce soit. Et tout d'un coup, j'ai entendu mon frère crier « maman ! ». J'ai levé la tête et j'ai vu ma mère. Je ne m'y attendais plus ! J'étais tellement émue ! Je voulais me lever et courir vers elle pour la prendre dans mes bras mais je ne pouvais pas le faire tant j'étais faible. Je suis donc restée là, assise et impuissante, regardant mon frère et Lydia se blottir dans ses bras. Je les regardais et je pleurais, des pleurs de joie parce que mes prières étaient enfin exaucées, des larmes de tristesse parce que j'étais incapable de la recevoir comme il se devait et parce que je savais qu'elle serait anéantie de me trouver dans cet état. Quand elle les a eu serrés dans ses bras, elle a regardé autour d'elle et dit « et Fatim ? » Elle avait vu cette jeune fille assise devant la case mais elle n'y avait pas prêté attention parce qu'elle se disait que ça ne pouvait pas être moi. J'assistais à la scène, toujours en larmes. Puis Lydia s'est retournée et m'a pointé du doigt en disant « elle est là-bas ». J'ai vu le visage de ma mère, jusque-là rempli de joie, se déformer. Elle a mis la main sur sa bouche en signe de stupéfaction. Elle s'est approchée lentement de moi, elle s'est abaissée à mon niveau et m'a demandée « Qu'est ce qui t'est arrivé ? » C'est à ce moment que j'ai éclaté en sanglot. Elle s'est mise elle aussi à pleurer puis elle m'a serré dans ses bras. Nous ne sommes pas retournés aussitôt en ville, ma mère est restée encore une semaine avec nous au village. Je suivais beaucoup mieux mon traitement et la présence de ma mère m'aidait à me rétablir rapidement. La joie qui s'était éteinte en moi depuis ce jour fatidique où j'étais arrivée dans ce village commençait à se raviver. Je ne quittais plus ma mère, je mangeais avec elle, je dormais avec elle, je marchais aussi avec elle quand elle voulait prendre l'air. Je lui racontais tout ce qui s'était passé depuis notre arrivée dans ce village. Je lui ai expliqué la motivation de notre départ et elle a répondu qu'elle ne m'en voulait pas. De son côté, elle m'a expliqué tout ce qu'elle avait enduré pendant cette guerre, qu'elle avait été confrontée à la mort plus d'une fois, des gens avaient été tués devant elle, certains étaient morts de maladie, d'autres de stress ou d'angoisse, ou encore en se suicidant. Mais elle ne voulait pas en dire plus. Elle disait que la guerre était terminée, qu'on devait oublier ce passé douloureux et nous concentrer sur l'avenir.

Le jour de notre départ, elle a remercié la famille Yassa pour son hospitalité et les a rassurés en disant qu'elle reviendrait pour leur offrir des cadeaux en signe de gratitude. Nous sommes retournées à Bobo. Tous les habitants n'étaient pas encore de retour mais nombreux étaient là. Nous avons repris le chemin de l'école et, petit à petit, la vie a repris son cours. J'ai laissé tomber tout ce qui avait pu se passer. Je ne voulais en aucun cas que cela impacte ma vie. J'ai alors retrouvé la joie de vivre et j'ai mis de la gaîté dans tout ce que je faisais. Quand une situation ne nous tue pas, elle nous rend encore plus fort. Ce séjour m'a permis de comprendre beaucoup de choses, notamment l'importance de ma mère dans ma vie. Et que, quoiqu'il arrive il faut aller de l'avant. Je n'ai pas choisi de vivre tout cela, ça fait partie des coups du sort de la vie alors je ne peux pas laisser cet incident conditionner mon existence. »

Lenny

Mon frère, C.J., est au cœur de la scène mais aussi de la foule, qu'il envoûte en même temps.

Geste capturé en plein mouvement, d'une fluidité solide, unique et dansante.

D'une harmonie sans faille avec la musique dont il fait son instrument.

C'est une véritable lumière pour les danseurs débutants, un modèle les motivant.

Derrière son sourire se cachent d'innombrables sentiments.

La fierté se lit dans son regard tranchant, tel un katana ayant le pouvoir de couper le souffle des spectateurs en les bluffant.

Sur scène, C.J est accompagné de son petit frère, tous les deux dansent dans ce spectacle. Pour ce dernier, être ici relève d'un authentique miracle.

« Je vais te raconter un souvenir inoubliable, le jour où j'ai découvert un " monde " que j'enviais tant. C'est le jour de mon premier tournoi de danse Hip-Hop New Style inter-collège à Chartres. J'étais accompagné de quatre amis, nous étions tous dans la découverte. Le but de ce tournoi, c'était d'être le meilleur et seule l'improvisation comptait. Le tournoi était composé, en tout, de quatre battles jusqu'à la finale. Je me rappelle encore de l'ambiance générale : un public joyeux et des danseurs solidaires entre les battles et déterminés

pendant l'acte. Le stress m'a envahi au début mais quand j'ai commencé mes premiers mouvements, je me suis senti libéré, grâce notamment aux encouragements de tous.

Nous sommes arrivés en finale, quatre contre quatre. Nous devions passer un par un au milieu et donner tout ce qu'on avait. La foule criait et les danseurs jouaient beaucoup sur ce fait. Le plus stressant a été la fin, quand les juges, des professionnels, ont discuté entre eux afin de désigner l'équipe victorieuse, mais aussi le décompte "3, 2, 1" avant qu'ils pointent du doigt les gagnants. Nous avons remporté la victoire ce jour-là. Mais ce n'était pas cela le plus important. L'élément qui m'a le plus marqué, c'est la solidarité des danseurs. Qu'on gagne ou perde, cela ne changeait rien. A la fin du tournoi, tous les participants sont restés dans le gymnase. Nous avons fait une ronde et chacun a dansé, juste pour le fun. Seulement entre nous, qui savons à quel point cette danse est un art. »

Yassin

Ma mère, Myriam, est assise sur le canapé du salon, dans le calme. Elle est petite, très jolie, et rayonne d'intelligence. Ses lunettes sur le nez, elle travaille sur son ordinateur. C'est une personne rigoureuse et cultivée. Elle aime lire des livres et faire plaisir aux gens qu'elle aime. Ce qui la représente bien car dans la vie de tous les jours, elle s'occupe de tout et notamment de ses trois garçons. Elle est simple, calme et réfléchie. Son style vestimentaire est soigné mais assez sobre, sans couleur ni bijoux.

Quand je rentre dans le salon, où elle est souvent en train de travailler, elle lève la tête et sait, en me regardant, si je vais bien ou mal. Elle devine toujours nos sentiments, ceux de mes frères comme les miens, et est présente à nos côtés pour nous aider dans nos épreuves de tous les jours. Ma mère est une personne formidable.

« Un souvenir marquant qui évoque chez moi de la joie et de la tristesse. Le 10 juin 1998, naissait mon premier fils. Mais une semaine après sa naissance, alors que j'étais heureuse de ramener mon enfant chez moi, j'ai eu la triste nouvelle du décès soudain de mon père. Il était parti en vacances en Algérie et il est décédé d'une rupture d'anévrisme, une semaine après son arrivée. Le choc a été très éprouvant pour moi, d'autant qu'étant la première prévenue, j'ai eu la lourde tâche de faire part de cette nouvelle à l'ensemble de mes frères et sœurs. Bien sûr, étant affaiblie par l'accouchement, je n'ai pas pu me rendre aux obsèques et j'en souffre encore aujourd'hui. A ce moment, j'ai été confrontée à des sentiments contradictoires : la tristesse de la perte de la personne que j'aimais le plus au monde et ma joie d'avoir mon enfant. J'essayais de m'empêcher de pleurer, je ne pouvais pas pleurer devant mon bébé, je ne pouvais pas être triste, mais je ne pouvais pas être heureuse non plus ! Ce fut la pire période de ma vie ! Puis, toute ma famille est partie et je me suis retrouvée seule avec mon nouveau-né. Petit à petit, avec toutes les tâches qui incombent à une mère en charge d'un nourrisson, j'ai pu me sortir de cet état de choc. J'ai repris ma vie en main, je n'avais pas le droit de me laisser aller. Cette période douloureuse de ma vie, m'a permis de m'endurcir. J'en parle aujourd'hui avec une grande émotion. »

Imane

Christelle, ma mère est assise en tailleur. On la reconnaît grâce à ses joues roses et ses beaux yeux verts. Elle est vêtue d'une longue chemise de la même couleur que le bandeau qu'elle porte sur sa tête. Elle a un magnifique sourire. Autour d'elle, il n'y a que des enfants. Ils ont entre 2 et 5 ans. Ils écoutent ma mère avec attention, leur bonheur est visible. Elle leur chante une comptine. Ils sont assis dans une pièce coupée du monde, seule ma mère les surveille. Tout autour d'eux, des jeux. La pièce est remplie de jeux. Cette pièce, c'est son salon. Il est transformé en salle de jeu quand tous ces enfants sont présents. Ce qui rend ma mère si heureuse, ce sont tous ces enfants. Elle sait se montrer patiente mais aussi autoritaire quand il le faut. Elle a un réel don pour s'occuper des enfants.

Sara

“Tout commença un mardi matin d’hiver. Je venais de me réveiller et, ayant légèrement froid, je me recouvris d’une couverture en laine bleue offerte par ma meilleure amie. Vers dix heures, l’hôpital m’appela et je pris mon téléphone sur la table basse blanche. J’entendis la voix un peu grave de mon médecin. Il commença par demander de mes nouvelles, si j’avais des maux de tête, si tout allait bien. Je lui répondis que oui, je me sentais bien, juste de légers tiraillements en bas du ventre. Suite à cette discussion, on avait convenu que, plus tard dans la soirée, je devais me rendre à l’hôpital. Mon terme était maintenant dépassé de deux semaines. Je passai alors le reste de la matinée à regarder « Les feux de l’amour », mon feuilleton préféré, buvant une ou deux tasses de thé Lipton pour soulager mes sensations désagréables.

Aux alentours de quatorze heures, j’ai dû faire à manger. Assise sur ma chaise en bois, accoudée au plan de travail, j’ai épluché péniblement les carottes une par une. Cela peut sembler une chose simple mais pour une femme enceinte de 9 mois, cela relève d’une mission beaucoup plus compliquée. Mais Je devais le faire pour ma famille, pour mes deux filles de 16 ans et 10 ans qui étaient d’ailleurs très contentes d’avoir une petite sœur. Je savais que le soir je ne serais pas là et que mes filles devaient se débrouiller seules. Le trousseau de maternité tout rose, ma valise ainsi que son sac étaient prêts depuis deux semaines au moins : j’aime être organisée et le retard de la venue du bébé m’aidait à être encore mieux préparée. L’après-midi venait de débuter et j’attendis mes filles et mon mari. Vers dix-sept heures, nous étions tous à la maison. Je laissais quelques directives à la plus grande des filles et après un gros câlin et quelques larmes, nous nous mîmes en route, direction l’hôpital des Lilas, en Seine Saint Denis. Le chemin était long, une musique passait à la radio, « On my knees », de The 411, une mélodie qui m’aidait à moins sentir les coups dans son ventre. Une fois arrivée à l’accueil, une jeune femme brune avec des lunettes m’accueillit. Elle m’enregistra en me demandant de nombreuses informations. Ne pouvant plus tenir debout, je décidai de m’asseoir. Mon mari s’occupa du reste.

La nuit tomba. Il était vingt-deux heures dans ma chambre grande et blanche remplie de machines bruyantes. Je l’occupais depuis bientôt cinq heures. Je pouvais entendre les cris et les pleurs dans la chambre à côté et cela faisait monter la pression. J’avais déjà vécu deux accouchements mais j’avais toujours aussi peur. On m’avait fait une péridurale alors je ne ressentais plus rien. J’étais déjà faible avant même l’accouchement. Cela faisait trente minutes que je poussais, entourée de médecins, de sages-femmes et de mon époux. Je me sentais épuisée mais devait continuer, j’essayais de trouver la force dans leurs encouragements. Il était vingt-deux heures cinquante-sept quand, pour la première fois, je pris ma troisième fille dans mes bras.”

Shaïneze

Ma mère, le dos à la mer, affiche un beau sourire. Le soleil éclaire parfaitement son visage et permet de mieux voir l’expression de joie s’y trouvant. Une atmosphère qui ne laisse que transparaître l’enthousiasme qu’elle a d’être à cet endroit en ce moment précis. Le paysage est calme et il n’y a aucun signe d’agitation ou de présence humaine en arrière-plan. On pourrait même croire qu’elle est seule au monde, juste elle, la mer, le soleil et l’appareil photo du photographe, mais le nombre incalculable de pas gravés sur le sable dit le contraire. De simples traces de bronzage sur ses épaules permettent de deviner qu’elle est restée assez longtemps à cet endroit, le même qui lui procure ce sourire dont personne ne pourrait se lasser. La chaleur des rayons de soleil, accompagnée de la légère brise bousculant les vagues, explique le choix de sa tenue : un fin débardeur aux motifs abstraits et un large jean bleu aux quelques trous qui laissent se faufiler, de temps à autre, les coups de vent frais. Sous ses pieds nus, encore trempés par l’eau salée de la mer, les grains de sable chaud. Le vent soufflant dans ses cheveux lisses lui fait fermer les yeux. Ces yeux marrons, en harmonie avec ces cheveux, qui, une fois ouverts, nous absorbent immédiatement.

« L’événement qui a changé ma vie est d’avoir un enfant. J’étais encore une jeune adulte qui venait tout juste d’arrêter ses études. Ces huit longs mois de grossesse m’ont fait connaître doute, patience, inquiétude, mais également hâte, émerveillement et prise de responsabilités. Une fois ce délai atteint, je me souviens des contractions et du vrombissement du moteur de la voiture pour fuir en direction de l’hôpital. Sur le chemin, plus de peur que de mal, je craignais surtout de ne pas atteindre l’hôpital avant l’arrivée du bébé.

Une fois arrivée devant ce long bâtiment blanc, l'inquiétude a réapparu et les questions ont fusé : « comment ça va se passer ? », « vais-je y arriver ? ». Mais je n'avais plus le temps de réfléchir, il fallait maintenant qu'on m'emmène pour m'examiner.

Une fois l'examen fait, on m'a placée en salle de travail, puis les heures ont passé sans même que je ne m'en rende compte, tant j'étais concentrée sur la douleur. Enfin, tout s'est accéléré quand le bébé a enfin décidé de quitter l'abri où il avait résidé durant trop longtemps selon lui. Durant l'accouchement, je ne me rappelle pas avoir pensé à autre chose que le découvrir, celui avec qui j'étais constamment mais que je n'avais pu apercevoir qu'à travers de simples échographies. Et enfin, il s'est retrouvé dans mes bras et nos peaux sont entrées en contact. Bien que cette rencontre n'ait duré que quelques instants avant qu'on ne lui donne ses soins, il m'a semblé que le temps s'était arrêté et qu'il n'y avait plus que lui et moi. J'étais pour la première fois maman. »

Rabbi

Chantal est assise sur le canapé rouge, rouge sûrement parce qu'elle aime les couleurs vives. Elle a les jambes étendues, croisées et posées sur un pouf, pieds nus. Elle regarde sur sa gauche, son visage tourné vers moi, et elle me lance un regard noir car j'ai interrompu son émission en changeant de chaîne ou en éteignant la télé, sans faire exprès. Chantal est ma mère, elle est âgée de 49 ans, mais elle fait plus jeune que son âge. Elle est de corpulence et de taille moyenne, je l'ai dépassée. Sur son bras gauche, on aperçoit une cicatrice de vaccins. Elle porte un t-shirt rouge avec un pantalon noir et des tongs vertes sur ses pieds nus. Les murs de l'appartement sont blancs avec des zébrures noires et vertes.

Chantal se trouve dans le salon. Juste en face du canapé, il y a un tapis rouge sur le sol et une petite table en verre sur laquelle sont posés des télécommandes, des pochettes, des dictionnaires... A gauche de la pièce, il y a un petit balcon, auquel on accède par une double porte en verre, munie d'un rideau rouge. Ma mère arrose souvent les roses du balcon. A droite de la pièce, il y a également une porte couverte d'un rideau rouge. Et oui, il y a du rouge par-ci par-là.

Chantal me gronde mais même en colère, je n'arrive pas à prendre ma mère au sérieux. Elle me fait rire, peut-être à cause de la tête qu'elle fait ou à cause de la façon dont elle me fait la morale. C'est ça que j'aime chez ma mère. Elle me fait tout le temps rire, en toutes circonstances, en toutes situations, même quand on se dispute, même quand je suis censée lui faire la tête, elle finit toujours par me faire rire malgré moi. Si on était née à la même époque, on serait sûrement de très bons amis, avec de bons délires, souvent à rire ensemble mais également à se disputer car nous sommes très opposés. Le destin a voulu que cette personne soit ma mère. J'aurai bien voulu connaître ma mère à son époque, voir comment elle s'en sortait dans ses problèmes, car elle est très débrouillarde, voir comment elle mettait l'ambiance avec ses camarades, car elle est très drôle (d'ailleurs je tiens sûrement mon humour d'elle). Dans la famille, on débat souvent sur qui est la star de la famille, c'est-à-dire sur qui met de l'ambiance. Je suis puéril donc je dirais que c'est moi, mais je devrais dire ma mère. Ma mère est remplie de joie de vivre et aime rigoler. C'est ça que j'aime chez elle. Je sais qu'elle n'a pas une vie facile mais elle garde toujours le sourire et ne se plaint pas de sa situation. Elle va toujours de l'avant et fait tout pour rendre la famille heureuse. Même si on s'oppose sur beaucoup de choses, même si on ne se le dit jamais, on sait qu'on s'aime. Dans les autres familles, la maman dit clairement à ses enfants qu'elle les aime, mais la mienne dit « je t'ai fait ton plat préféré », ou encore « je suis fier de toi, mon fils ». Oui, dans toutes les familles, les mamans disent ça mais nous nous ne sommes pas des bisounours sentimentaux. Je ne me rappelle même pas la dernière fois que j'ai dit "je t'aime" à ma mère. Je ne sais même pas si je le lui ai dit un jour mais c'est pas mon truc de dire ça, je le fais plutôt en disant, « repose-toi maman, je vais faire le reste du travail à ta place » ou encore, « c'est très bon ce que tu nous as préparé là ». Ma mère n'est pas une très bonne cuisinière, mais ça lui arrive parfois de préparer des repas délicieux. Elle est meilleure chanteuse que cuisinière. Maman adore écouter ses chansons, elle en a fait plusieurs qu'elle aime écouter dans le salon, le volume bien haut, en chantant en même temps que le son de la télé. C'était peut-être pour ça qu'elle m'a engueulé à ce moment-là, parce que j'avais coupé le meilleur refrain de sa chanson. Malgré ses défauts et ses qualités, je ne regrette pas que le destin ait voulu que je sois son fils, même pas d'un millimètre, j'en suis même fier à 10 milliards de pourcent. Ce n'est pas si mal au final d'être dans cette famille de fou, au moins il y a de l'ambiance et je m'amuse bien. Tout ça est follement excitant.

«Je vais te raconter un mauvais souvenir, le jour où j'ai perdu ma fille Gaëlle. C'était vraiment un choc, j'avais l'impression que le ciel m'était tombé sur la tête. A l'époque, j'avais 31 ans, j'étais mariée et étudiante à l'université et j'étais en deuxième année d'études de sciences économiques et gestion. Ça faisait déjà neuf mois que Gaëlle avait vu le jour et, comme elle avait de la fièvre, je lui achetais des médicaments pour la calmer. Pour veiller sur elle, je n'allais même plus à l'université. Cela faisait plus de neuf jours que Gaëlle ne mangeait plus. Ce jour-là, je ne savais pas encore que j'allais vivre la pire journée de ma vie. Gaëlle était la première fille que j'avais eue et je n'imaginais pas que j'allais la perdre. Ce dimanche-là, j'ai emmené Gaëlle à l'hôpital, elle pleurait. Les médecins l'ont analysée et ont constaté qu'il lui manquait beaucoup de sang. Je la berçais et elle ne cessait pas de pleurer. Elle m'a même mordu alors que je venais de remarquer qu'elle avait les jambes extrêmement froides. Soucieuse, j'ai fait part de ma découverte au médecin qui a immédiatement emmené Gaëlle en réanimation. Après une longue attente remplie de stress, les médecins m'ont annoncé le décès de ma fille, aux environs de 13h30 le 5 janvier 2002. Je ne voulais rien entendre et je voulais revoir ma fille, je ne voulais pas assumer cette triste réalité. Je pleurais, j'avais perdu le contrôle de moi, j'étais devenue complètement folle. Ce jour-là, je suis rentrée à la maison sans ma fille, je pleurais à longueur de journée, même au téléphone, en annonçant la triste nouvelle à ma famille. J'étais par terre les larmes aux yeux. Ma famille est venue chez nous, mon mari essayait de me donner à manger mais je ne voulais rien avaler. Le jour suivant, j'ai vécu l'enterrement de ma fille. Je me sentais comme si on m'avait poignardée avec un couteau. Je ne souhaite ça à personne, même pas à mon pire ennemi. Quand je me promenais et que j'entendais un enfant pleurer, j'étais vraiment mal. Je continuais à acheter des affaires pour bébé. J'étais devenue complètement folle, j'étais en dépression, ce fut la pire expérience de ma vie. »

Leïla

A cet instant, je le regarde. Il est concentré dans son action, il est dans sa bulle. Rien ne peut le déstabiliser. Il saute, sa silhouette élancée s'élève depuis le centre du terrain de basket et il fait la passe à un membre de son équipe. Ses yeux noirs expriment la satisfaction de la passe qu'il vient d'effectuer. A ce moment, je remarque le flottement de ses cheveux noirs. Ce sont des dreads, elles se tiennent droites sur sa tête. Ses vêtements sont blancs, avec quelques touches de violet par-ci par-là. Cette tenue vive contraste avec la couleur de sa peau sombre. Il est heureux, pourquoi ? Il a gagné ce match avec son équipe. Un sourire illumine son visage mince, un sourire qui, comme ses yeux, exprime sa satisfaction.

«Mon souvenir, je vais te le raconter. Ce souvenir est triste et rempli de nostalgie. Il y a huit mois, ma meilleure amie est partie. Elle a déménagé chez sa mère, suite à un conflit avec sa tante chez qui elle vivait. Un vide s'est imposé en moi, je savais que ce n'était pas son choix mais j'aurais voulu qu'elle reste plus longtemps. En ce moment, je refoule mes larmes, je me sens abandonnée. Tous nos moments me reviennent en mémoire, le jour de notre première rencontre. C'était le jour de ma rentrée en 3ème Veil (le nom de notre classe), le 2 septembre 2018, elle était la nouvelle du collège, ne connaissait personne. Je suis allée vers elle, nous avons discuté et découvert rapidement nos nombreux points communs : notre passion pour les animations japonaises, la lecture ou encore la cuisine. A ce moment, j'ai su qu'elle était digne de confiance. Un autre souvenir me vient à l'esprit. Celui de mon quinzième anniversaire. Après avoir dégusté le gâteau au chocolat, j'ai ouvert son cadeau. C'était une chaîne argentée, avec la première lettre de nos deux prénoms, c'est-à-dire un "J" et un "L". Nous avons terminé la soirée à papoter de tout et de rien à la fois, avec deux autres de nos amies. Il ne restait que trois mois avant son départ, ça m'attristait déjà. Durant ces semaines-là, nous avons profité l'une de l'autre. On faisait énormément de sorties ensemble, tel que le bowling, les balades au parc... Les jours défilaient rapidement et la date fatidique approchait. Une boule se formait au creux de mon ventre, je ne voulais pas qu'elle parte. Le 31 juillet 2020 est arrivé, elle était là, devant la gare avec ses valises, elle attendait son train. J'ai couru vers elle pour lui sauter dans les bras. Nous sommes tombées mais ça n'avait pas d'importance, dans quelques minutes elle allait partir. Je l'ai serrée le plus fort possible et j'ai déversé mes larmes sur son t-shirt violet. Elle pleurait également, mais nous avons été interrompues par l'annonce du quai de son train, résonnant dans toute la gare. Je pleurais de plus belle. Nous nous sommes dirigées vers le quai numéro 3, où son train avait fait irruption. Je l'ai serrée une toute dernière fois dans mes bras avant qu'elle ne disparaisse dans son compartiment. Je suis restée jusqu'à ce que le train démarre. Je lui faisais de grands signes d'au revoir. Ça fait huit mois que nous ne nous sommes pas vues, mais j'ai des contacts réguliers avec elle, c'est ma meilleure amie après tout. »

Kayliha

Ma mère est assise dans la cuisine, comme à son habitude, avec son café qu'elle attend de boire car il est trop chaud. Même s'il fait froid, la fenêtre est ouverte car elle veut aérer. Elle est heureuse, ça se voit au sourire sur ses lèvres. Peut-être parce que c'est le week-end et qu'elle pourra enfin se reposer après cette journée de télétravail. Les jambes croisées et le regard posé sur son téléphone, où un homme donne les informations du jour, elle a ce petit pli au front habituel lorsqu'elle est concentrée ou tout simplement perdue dans ses pensées.

« Je me souviens des flocons qui tombaient sur le sol, de cette neige qui venait déposer un drap blanc sur la ville. Le mois de décembre venait de faire son apparition. J'avais déjà perdu tout espoir de pouvoir enfanter, alors mon seul réconfort était de regarder ces enfants jouer dans ce petit parc. Ils étaient tellement contents de voir tous ces petits flocons tomber. Puis j'ai commencé me sentir mal, à avoir des maux de tête aussi violents que des coups de marteau en continu, des maux de ventre et des nausées. Je suis rentrée à la maison avec une seule envie, dormir. Je me suis couchée. Le lendemain matin, à peine ai-je eu le temps de poser le pied par terre qu'une envie de vomir m'a saisie. Puis j'ai pensé : « et si mes prières avaient été entendues ? », Je suis allée à la pharmacie et j'ai pris trois tests. Mon cœur battait tellement fort que je pouvais l'entendre de mes propres oreilles. Un sentiment d'excitation s'emparait de moi. Le premier test était négatif, j'étais vraiment déçue, le deuxième aussi, mais le dernier était positif. J'ai ressenti une joie immense même si je me souviens m'être dit de ne pas me faire de faux espoirs et d'aller faire une prise de sang. Lorsque le résultat de cette prise de sang est tombé, je ne pouvais pas en croire mes yeux. C'était positif, j'allais enfin pouvoir donner la vie ! Une joie, une excitation et une pincée d'appréhension s'étaient soudain emparé de moi, mais j'étais déterminée à savourer cette magnifique nouvelle que j'attendais tant. »

Dylan R.

Liviachan regarde les étoiles, elle est assise sur l'herbe, il fait nuit, il fait froid, le ciel brille de mille feux. Elle a l'air détendue, calme, un peu pensive et reposée, l'atmosphère est amicale et chaleureuse. Elle a de beaux cheveux longs, doux et soyeux. Elle porte des lunettes rondes qui lui vont très bien, elle est astigmatique et myope, on n'échappe pas à sa génétique. Elle adore les étoiles, c'est sa passion. Elle ne rêve pas d'un métier en rapport avec les étoiles mais les signes astrologiques, ça la passionne. C'est une personne détendue, elle sourit souvent, et là, elle sourit encore. Quand elle sourit, elle a une petite fossette sur la joue droite et ses yeux se plissent légèrement. Son regard et ses doux yeux noisette brillent de mille feux, tout comme les étoiles qu'elle admire tant. Elle brille encore plus que les étoiles qu'elle admire, que ce soit par sa personnalité, sa façon d'être et tout ce qu'elle fait. A son habitude, elle porte des vêtements oversize, un pantalon large qui laisse entrevoir ses fines jambes, un t-shirt à manches longues entré dans son pantalon pour qu'elle n'attrape pas froid car la douceur de la nuit peut en faire trembler plus d'un. Elle porte aussi un t-shirt à manches courtes au-dessus du t-shirt à manches longues, sûrement pour le style, et je dois avouer que ça lui va plus que bien. Elle porte du rouge à lèvres lui donnant un côté apprêté même si je la préfère au naturel. L'ambiance est si chaleureuse, cette scène peut nous renvoyer à l'habituel de sa vie, une personne chaleureuse et accueillante qui cherche toujours à comprendre les autres et à les aider. Parfois, derrière cette étoile, ça lui arrive de pleurer, de laisser parler ses émotions, de faire couler sur ses belles joues des larmes, des larmes qui traduisent sa tristesse. Là, on peut la voir comme tout le monde la voit, comme on la voit si on ne s'intéresse pas à cette personne, comme on la voit si on ne la connaît pas. S'aventurer à explorer son âme, c'est comme se lancer dans une aventure sans fin, dans une spirale infinie, de laquelle on ne veut pas sortir, dans laquelle on veut vivre pour toujours.

« C'était pendant les grandes vacances, en 2019. J'étais accompagné de mon frère et des petits du quartier. J'étais habillée de manière assez légère car il faisait très chaud, c'était la canicule. Nous étions en train de jouer ou de parler, je ne sais plus trop, et c'est à ce moment-là qu'un de mes voisins, une personne assez âgée est venue nous interpeller. J'étais assez étonnée, et pour cause : ce voisin, je ne lui parlais jamais. Mais la

raison pour laquelle il est venu nous voir en valait la peine. Il était venu nous dire qu'il y avait un chiot abandonné non loin d'ici. Sur le coup, j'étais énervée car il faisait déjà très chaud et ce voisin pensait que c'était nous qui l'avions laissé là mais quand je l'ai vu, toute cette colère s'est envolée et a laissé place à de la compassion pour cette toute petite chose. Une si belle et si petite créature qui venait à peine de naître posé là, dans cette boîte en carton, sur un simple t-shirt Adidas noir. Je n'ai pas pris la peine de réfléchir, je l'ai prise avec moi et on est rentrés à la maison. Nous lui avons donné à boire mais nous étions tout de même inquiets de la voir si petite et si maigre. On avait l'impression qu'elle n'avait rien bu depuis longtemps. Dans le doute nous l'avons directement amenée à Animalis pour avoir des conseils. Les vendeuses nous ont dit qu'elle allait bien. Nous étions vraiment rassurées car mine de rien, nous avons eu vraiment peur qu'elle meure, tant elle avait l'air fragile.

Aujourd'hui Waves va bien, elle a bien grandi et est même en pleine forme. Je ne retrouve plus en Waves cette petite chose fragile qu'elle était car elle est devenue forte et a bien grandi. Je me souviens que quand on l'avait recueillie, une autre famille la voulait mais nous nous étions trop attachés à elle pour pouvoir la laisser partir et nous avons dû batailler contre l'autre famille pour la garder. Ce n'était pas notre premier chien, nous en avons déjà eu un auparavant mais nous avons dû rendre car il faisait trop de bêtises. On n'a pas eu peur de s'occuper d'elle car on était habitué aux chiens, mon cousin en avait cinq - oui je sais, on aime bien les chiens dans la famille.

Quand je me remémore ce souvenir, il n'y a que de la joie qui habite mon cœur, je sais que ça a l'air absurde mais ça me procure de la joie car elle fait partie de ma vie et contribue à me rendre heureuse chaque jour de cette vie où tout n'est pas toujours rose. »

Olivia

Il est 16h26 et mon frère porte, en guise de pyjama, un short bleu et un t-shirt trop petit pour lui qu'il a gardés toute la journée malgré ce beau samedi ensoleillé qui s'offre à lui en cette période d'été où les oiseaux ne se couchent pas avant 21 heures. Il est assis à la table du salon, les yeux fixés sur l'écran de son téléphone où défilent les images de son dessin animé préféré. Ses cernes laissent apparaître un creux qui pourrait laisser couler bien plus que deux larmes.

A côté de lui, notre chienne, comme à son habitude, attend une part de notre goûter pour en faire le sien. Il déguste sa tartine de chocolat en ne laissant paraître aucune expression afin de ne pas se laisser séduire par ses petits yeux étincelants prêts à tout pour une bouchée. Malgré ça, il ne peut s'empêcher de faire son bonheur en lui donnant un bout de brioche - sans chocolat, car ça peut être nocif pour sa santé. Aujourd'hui, il a préféré rester jouer à sa nouvelle console toute la journée sans se préoccuper de ses amis partis s'entraîner au ballon ni des habits qu'il porte. C'est un moyen pour lui d'oublier toute réalité autour de lui et de laisser ses pensées et problèmes dans sa chambre. Soudain, il prend une dernière bouchée, se met à faire danser ses doigts sur l'écran pour arrêter son visionnage et retourne dans sa chambre.

« Ce jour-là, je voulais aller à la chocolaterie d'à côté pour dépenser les quelques francs que mon père m'avait offerts. Je pris donc mes patins, heureux à l'idée de me balader dans les rues de Paris et de manger du chocolat que je pouvais m'offrir. Je me mis à rouler en faisant bien attention aux voitures, comme ma sœur me l'avait appris, et en répondant d'un sourire aux bonjours que les passants me faisaient. Heureusement pour moi, la chocolaterie n'était pas trop loin, ce qui facilitait mon trajet - d'un autre côté, j'aurais bien continué à regarder la Seine défiler sous mes yeux. Enfin arrivé à la chocolaterie, j'ai dit bonjour au vendeur et suis sorti du magasin avec mes paquets de chocolat, fier de mon achat et ravi du beau temps qui s'offrait à moi. Soudain, mon patin a buté sur un rocher et je suis tombé la tête la première sur le trottoir. Sonné par le choc contre le béton, je ne sentais pas le sang couler sous mon manteau qui venait de s'ouvrir. Je voulais seulement vérifier que le paquet avec mes chocolats ne s'était pas ouvert. D'un coup, plusieurs passants se sont précipités à ma rescousse en appelant les secours qui eux-mêmes ont prévenu mes parents. « Je me souviendrai toujours de ce jour », m'a dit ce soir-là ma mère. »

Chloé

Pierre, mon grand-père, ou plutôt Pierrot, le surnom que tout le monde lui donne, se trouve devant son établi en bois de chêne situé dans une ancienne grange. Cette grange se trouve dans sa maison secondaire en Indre-et-Loire. Il est en train de travailler avec l'étau, un marteau dans sa main droite. Il est toujours obligé de faire quelque chose, de travailler ou de réparer des choses, c'est ce qui le différencie de beaucoup de personnes. Cet amour du mouvement, d'être actif, est dans son caractère et dans son mode de vie. Son ancien métier à la SNCF lui permettait de toujours faire quelque chose. Son métier et tous ses bricolages qu'il a faits depuis sa retraite lui ont abîmé les mains. Il est grand et a maintenant des cheveux gris. Je ne crois pas avoir jamais vu mon grand-père en jogging : il est toujours en jean bleu avec des polos ou des tee-shirts et porte rarement des pulls. Enfin j'ai choisi mon grand-père car lui demander de me raconter un souvenir m'a permis d'apprendre à le connaître davantage.

« Je vais te raconter ma rencontre avec ta grand-mère, c'était en juillet 1970, j'avais 18 ans, ta grand-mère 16 ans et demi. Elle était en voyage dans une colonie où je travaillais comme animateur et où j'aidais aussi pour les valises. Nous sommes partis de Rennes pour faire le tour de plusieurs pays comme la Suède, la Norvège, le Danemark ou encore la Suisse. Au début du voyage, je n'ai pas remarqué ta grand-mère. Il faut savoir que nous étions dans un contexte de guerre froide alors nous passions de pays en pays. En Suède, nous avons été logés par un des premiers pays protégés contre les bombes atomiques. Je me rappelle d'une anecdote en Suède, à Salun. Nous sommes restés bloqués, avec nos barques, en plein milieu du lac à la suite d'une tempête. Un Suédois a dû venir nous chercher avec un bateau à moteur. Cette anecdote est restée gravée dans ma mémoire et m'a permis d'apprendre à connaître ta grand-mère. Nous avons continué notre voyage et, de retour du Danemark, nous avons été encore pris dans une tempête qui a rendu tout le bateau malade. Le bateau était composé de trois étages et les malades du dessus vomissaient sur ceux d'en-dessous jusqu'au dernier étage ! En sortant du bateau, nous avons dû faire tout un détour pour trouver une pharmacie ouverte pour donner des médicaments à toutes les personnes du car. Je me rappelle n'avoir emmené qu'un seul jean et l'avoir coupé, car il faisait assez chaud, en lui faisant des franges comme c'était la mode à l'époque. À la suite du voyage, j'ai correspondu avec ta grand-mère via des lettres. Ce voyage aura changé ma vie car je me suis marié avec ta grand-mère en 1974, et puis ta tante est née en 1975, ton papa en 1976 et la dernière de tes tantes en 1989. Depuis, j'ai toujours vécu à ses côtés. »

Sanou

Ma mère, souriante et joyeuse, est appuyée sur le mur blanc du salon. Elle porte une djellaba d'un noir brillant. Ma mère pose, ses bras tombent le long de son corps. Elle est très à l'aise mais elle ne veut pas rigoler car, pour elle, son rire fait ressortir ses « gros joues ». Derrière elle, il y a une étagère avec toutes nos photos de famille.

« Je vais te raconter mon enfance jusqu'au jour où je suis arrivée en France, en 1991. Tout d'abord, je suis née au Mali en 1971, et quand j'étais petite, j'allais souvent en vacances en Côte d'Ivoire car beaucoup de membres de ma famille vivent là-bas. Je suis l'ainée de cinq frères et la seule fille. J'ai arrêté l'école en classe de 5ème pour aider ma mère et m'occuper de mes petits frères. En 1991, je suis partie en vacances en Côte d'Ivoire avec ma tante, mes cousins et un de mes petits frères. Nous étions à Abidjan chez une tante, mais j'ai aussi rejoint mon père qui, lui aussi, faisait beaucoup de voyages entre le Mali et la Côte d'Ivoire. De Côte d'Ivoire, nous sommes tous directement partis en France. Si nous sommes venus en France, c'est pour trouver du travail et aider la famille restée en Afrique. Mes petits cousins et cousines, eux, ont continué l'école ici. Moi, j'ai réussi à avoir un travail dans un hôtel à Paris où j'étais femme de ménage. En 1995, un an après la naissance des jumeaux, j'ai emménagé à Trappes avec ton père, précisément à Albert Camus où nous avons vécu pendant 23 ans, jusqu'à fin 2017. »

Rania

Je vois ma mère, elle est jeune, le visage éclatant avec un sourire brillant de mille feux. Ses cheveux longs et noirs sont attachés par une pince de couleur blanche. Elle prépare un gâteau dans la cuisine de ses parents. La cuisine est blanche, les murs gris. Sur l'un d'eux est accroché un tableau représentant des fruits. On peut y voir une banane, une pomme, deux oranges et des raisins. Ma mère porte son tablier rose avec des fleurs brodées de différentes couleurs : il y en a des roses, des bleues, des jaunes et des vertes. Sur le plan de travail sont posés un saladier rouge, un moule à gâteaux en métal, mais aussi des aliments comme des œufs, de la farine, de la levure chimique, un pot de yaourt et du sucre. Elle tient dans ses mains un fouet en métal avec lequel elle mélange tous les ingrédients nécessaires à son gâteau. Je peux voir un oiseau posé sur le rebord de la fenêtre. Le temps a l'air gris.

“Un jour, alors que j'étais encore une enfant, je cuisinais avec ma mère, donc ta grand-mère. C'était comme une passion pour moi, quelque chose qui était en moi et qui n'en sortirait jamais. Ce jour-là, je faisais un gâteau pour l'anniversaire de ton grand-père. Je me souviens de ce jour dans les moindres détails. C'était un jeudi après-midi mais, même si le temps était nuageux, je me souviens que des enfants jouaient dehors. C'est ce jour-là que j'ai appris à faire mon premier gâteau et plus particulièrement un gâteau au yaourt. Ta grand-mère et moi possédions un tablier identique. Je me rappelle de la recette qui était très très simple. Quand ma mère et moi avons fini le gâteau, j'ai pris un tube décoratif comestible de couleur rose parce que c'était ma couleur préférée et j'ai soigneusement écrit « JOYEUX ANNIVERSAIRE PAPA ». Après cela, nous avons préparé le salon avec des ballons. Nous nous sommes cachées le temps que ton grand-père rentre du travail pour le surprendre. Je me souviens qu'il ne s'est douté de rien et qu'il était très surpris sur le coup. Puis nous nous sommes installés sur le canapé, nous avons chanté la fameuse chanson d'anniversaire puis mon père a coupé le gâteau. Quand il a dit « ohh qu'il est bon votre gâteau », ça m'a fait une sensation bizarre ; j'étais si heureuse que ma passion pour la cuisine a commencé à ce moment-là.”

Soane

Ma mère, souriante, est assise sur le canapé du salon, derrière une table rectangulaire sur laquelle sont posés les mets délicieux qu'elle a préparés. Ma petite cousine sur ses genoux, elle regarde ma tante avec laquelle elle parle tout en servant du thé de manière raffinée. Elle porte une longue djellaba noir arrivant aux chevilles. Elle a de longs cheveux noirs et de beaux yeux vert dans lesquels on peut voir le bonheur de recevoir et de partager ce bonheur avec sa famille. L'atmosphère est chaleureuse et douce, on peut ressentir le bonheur dans cette scène qu'elle habite de sa présence.

Benjamine

Linda – ma grande sœur- est assise sur une chaise en face du bureau de notre chambre. Chambre que nous partageons ensemble depuis maintenant une dizaine d'années. Son corps est légèrement penché vers l'ordinateur, ses mains s'activant sur le clavier. De nombreux papiers sont éparpillés sur la table ainsi que sur les deux lits de la chambre. Maintenant que sa thèse est finie, beaucoup d'articles sont à ranger. Voilà maintenant des semaines que je la vois dans la même position : les jambes croisées contre la chaise et les doigts – ongles coupés à ras – bougeant au rythme de la mélodie qui s'échappe de son téléphone. La chambre est rarement silencieuse, toujours remplie de rires, de discussions ou de musique. En ce moment, Linda est plus dans le jazz, remplissant la maison de saxophone.

Sa petite taille est soulignée par le boubou vert qu'elle porte et dans lequel elle flotte. Celui-ci met en valeur sa peau chocolat, signature de la famille TIROU. Ses yeux marrons, en forme d'amande, sont accentués par des sourcils bien définis et de longs cils fins. Malgré les cernes sous ses yeux, une lueur de détermination brille dans ses yeux. Son nez droit, hérité de notre mère éthiopienne, est placé au-dessus de lèvres légèrement pulpeuses. Plus généralement, son visage rond la rajeunit et la place plus dans la vingtaine que dans la trentaine. Le sourire qui fleurit sur sa bouche accentue d'ailleurs ce sentiment de jeunesse. Lorsque les commissures de ses lèvres se relèvent, ses dents blanches apparaissent et ses yeux se plissent, lui donnant un air adorable de jeune fille. J'imagine que le message qui vient d'apparaître sur son téléphone en est la source ! Ses cheveux, retenus par un chignon fait à la va-vite, cachent ses belles boucles corbeau, preuve de ses origines afro-asiatiques. Quelques cheveux blancs apparaissent cependant au-dessus du front, lui donnant un

petit air cool. Enfin, la lumière tamisée fait briller le collier en argent, légèrement rouillé, qui orne son cou. Cette couleur rouge foncé trahit son usure. Elle le porte depuis plusieurs années et il est rare que je la voie sans, tout comme le bracelet doré qui entoure son poignet droit. Ma mère nous en avait donné un à chacune et depuis, ils n'ont pas changé de place.

Devant Linda, un cadre est posé contre le mur et je remarque la pointe de fierté dans ses yeux lorsqu'ils se posent dessus. Une photo de cellule biologique y est représentée en couleur, une des images sur laquelle elle a travaillé pendant plus de cinq ans. Au sol, entre de nombreux sacs et livres, une paire de talons de tango est soigneusement rangée près de l'armoire bleue et blanche. Elle attend patiemment la fin du confinement, que ma sœur puisse aller de nouveau danser sur les quais de Paris, alors que le soleil se couche et que la brise nous frappe gentiment le visage. Je la vois parfois danser dans la cuisine, en attendant que le repas chauffe. Un sourire éclatant apparaît alors sur ses lèvres et je ne peux que me réjouir de la voir s'épanouir dans une de ses passions.

« Mon souvenir s'est déroulé au laboratoire de recherche à Gif-sur-Yvette, il y a maintenant 3 ans, alors que je préparais ma thèse. Nous étions dans un bâtiment ancien avec des dalles blanches. Les pièces avaient des paillasse de laboratoires à l'intérieur. L'expérience que nous devions faire se passait dans une petite pièce à l'animalerie, au rez-de-chaussée. On était quatre à ce moment-là, enfermés dans une petite salle, ce qui augmentait la température déjà haute. Nous étions au milieu d'une expérience qui m'avait pris toute une semaine ou tout du moins plusieurs jours à préparer. Le matin, l'expérience commençait très tôt et nous avions besoin de glace. Il y avait deux machines, une à chaque étage mais elles appartenaient à tout le bâtiment. Le problème était que j'avais vidé la première machine parce que nous avions besoin de beaucoup de glace. Il fallait donc attendre qu'on en refasse. Nous avions aussi pris une partie de la glace de la deuxième machine. Il fallait donc attendre. A ce moment-là, j'étais avec mon responsable de thèse, un homme assez égocentrique, aux cheveux gris et aux lunettes carrées. En réalité, il a une tête plutôt sympa mais quand il parle, on se rend compte qu'il ne l'est pas vraiment. Il m'a alors dit :

- « Il faut qu'on soit sûr d'avoir de la glace parce que sinon l'expérience ne peut pas être répétée ».

Je lui ai répondu que ce n'était pas possible, que nous faisons ce que nous pouvions mais que la glace appartenait à tout le monde.

- « Dans ce cas-là, mets un post-it pour dire que c'est réservé à notre équipe », a-t-il décidé.

Le problème, c'est que cette glace n'était pas du tout réservée à notre équipe. J'ai donc beaucoup hésité. Je me sentais troublée et trouvais l'idée de mon chef incongrue. De plus, j'étais fatiguée à cause de l'expérience qui avait pris du temps à se mettre en place. Je me suis alors dit :

- « C'est lui qui a le plus d'expérience, il est plus âgé et il sait ce qu'il dit. Il a sûrement raison. »

J'ai donc mis le post-it même si c'était contraire à mes principes. A ce moment-là, j'ai hésité et je me suis vraiment sentie très coupable. Aujourd'hui encore, je me sens coupable d'avoir mis ce foutu post-it ! Enfin bon, j'ai mis un papier où il y avait écrit "réservé pour l'équipe A" et je suis repartie. On a continué l'expérience jusqu'au moment où il a fallu de nouveau de la glace. Parce que, bien sûr, la glace ça fond !

Quand je suis partie en chercher, j'ai vu que quelqu'un d'autre avait ajouté un post-it où il était écrit que la glace était pour tout le monde et pas seulement pour notre équipe. Il insinuait que tout le monde travaillait, ce qui est vrai en soi. Je me suis sentie tellement, tellement, tellement mal que j'ai retiré les deux post-it et je suis retournée dans la salle. Je n'ai pas fait de commentaire à mon responsable sur le moment mais j'ai compris que plus jamais je ne le laisserais me faire faire quelque chose qui allait à l'encontre de mes principes. A cette époque, j'étais plutôt calme, voire obéissante, quelqu'un qui ne posait pas trop de questions sur ce qu'on dit, surtout si c'est quelqu'un de plus responsable. Ce qui m'a aussi marquée, c'est le fait que nous n'étions pas seuls à faire cette expérience. En plus de mon responsable, un autre scientifique était là, un peu plus jeune que lui, autour de la cinquantaine. Ce chercheur venait d'une autre équipe, afin de nous aider car il connaissait mieux l'expérience. Il était donc là, il a entendu mon chef et n'a rien dit. Je ne trouvais pas cela gentil. Après, peut-être ne voulait-il pas se mêler des affaires d'une autre équipe ? C'était quand même une mauvaise décision. Le point positif, c'est que cela m'a fait réfléchir : « Si moi, je vois un étudiant qui se fait traiter comme ça, qu'on lui dit de faire quelque chose d'incorrect, est ce que je prendrais la parole ? » Ça a remis en question ma vision des choses.

Quand quelqu'un te dit de faire quelque chose, le fait qu'il soit plus âgé et censé savoir ce qu'il fait, ne veut pas dire qu'il a raison. Finalement, il faut toujours croire en toi, aller dans le sens que tu veux, parce que, plus tard, c'est toi qui affronteras les conséquences. Je n'étais alors qu'à la moitié de ma thèse, mais à partir de ce moment-là, j'ai compris que je n'accepterais plus les ordres des autres s'ils sont contraires à mes valeurs. »